Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 48

Artikel: La nuit aux émotions : [suite]
Autor: Loudier, Sophronyme
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-187921

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Onna né que Couqueni, l'ovrâi cosandâi à Zozo, étâi venu veilli tandi que le couâisâi âi caïons, le lâi montrà la grisette que Boubena avài rapportà et lâi démandà diéro l'ein fallâi po veti se n'hommo tot à nâovo.

Cé Couqueni, qu'étài dâo Simetà, frequentàvè la serveinta âo syndiquo qu'étâi assebin allemanda, et l'étâi per tsi Trevougne que clliaô dou z'amoeirâo sè baillivont rendez-vous.

Quand don la mére Trevougne sut diéro faillâi dè grisette po se n'hommo, l'aunà avoué lo bré, copà lo bocon et lo portà lo leindéman tsi Gresallè, lo cosandâi que travaillivè por leu, ein lâi deseint dè fére onna reguingotta, on gilet et on coulat, et que se restâvè oquiè dévessâi onco férè dâi diétons.

Gresallè preind son passecarreau qu'avâi justo 'na demi-auna et quand l'a mésourà la grisette, ye fà :

— Mà, mére Trevougne, n'ia pas moïan dè tot cein férè avoué ce bocon dè grisette ; l'ein foudrâi âo mein onco cinq quarts d'aunès !

— Coumeint, n'ia pas prâo ! se repond la fenna, sarâi bin lo nortse ! voutron collégue Zozo a bin tot cein fé avoué on mêmo bocon po l'hommo à la Lili qu'est bin asse gros et asse grand què lo min.

— Cein s'est pâo bin, repond Gresallè, après avâi ruminà on petit momeint, et cein ne m'ébayè pas ; mà lo bouébo à Zozo est bin de pe petit què lo min.

J. K.

LA NUIT AUX ÉMOTIONS

III

Depuis longtemps Neufchâteau n'avait vu défiler pareil cortège. Une grande partie de la ville avait tenu à donner cette marque de suprême sympathie à l'excellent magistrat ; lui-même avait voulu accompagner la douce et chère compagne de sa vie jusqu'au champ de l'éternel repos.

Le cimetière de Neufchâteau est au bas de la ville, à peu de distance de la route d'Epinal. Midi sonnait lorsqu'on y arriva.

Le caveau, commandé trente heures auparavant par Anatole de Verchesne, se trouvait presque au fond du cimetière et à quelques pas de distance du mur d'enceinte : c'est à peine si les ouvriers avaient terminé leur triste besogne.

Là eut lieu une scène déchirante, une scène inoubliable. — C'était affreux de voir ce pauvre mari se tordre de douleur en face du cercueil de sa femme. Si plusieurs de ses amis ne l'eussent retenu, il se fut jeté lui-même dans la fosse béante pour s'ensevelir avec celle qu'il aimait plus que la vie.

Il fallut littéralement l'arracher de cette tombe et le ramener à son domicile. Si réellement le désespoir, comme on l'a dit tant de fois, avait la puissance de tuer ceux qu'il torture, M. de Verchesne fût mort du coup, mais la douleur ne tue pas. La scène que nous racontons en est une preuve de plus.

A cinq cents pas environ du cimetière, sur la route de Neufchâteau à Mirecourt, se trouvait depuis quelques jours une voiture de bohémiens. — D'où venaient-ils, où allaient-ils, personne n'eût pu le dire. Leurs enfants, sales et déguenillés, parcouraient les rues en offrant des corbeilles d'osier aux passants, des fauteuils pour poupées et des jardinières à des prix dérisoires. Quand le promeneur poursuivi se trouvait fatigué de leurs obsessions, il les envoyait promener, cela ne tirait pas à conséquence.

Depuis qu'ils avaient fait élection de domicile pour un temps indéterminé sur la route d'Epinal, on avait rarement rencontré en ville les parents de tous ces jeunes vagabonds. Vêtus d'une façon sordide, en velours d'Utrecht, qui n'avait plus, à proprement parler, ni forme ni couleur, ils baragouinaient entre eux un langage que les interprètes les plus assermentés des cinq parties du monde n'auraient pu traduire, quelle que fût la langue. — Ces nomades n'étant rares nulle part, la population de Neufchâteau n'y avait fait aucune attention.

Vers quatre heures du soir, c'est-à-dire à la tombée du jour, tous les bohémiens étaient entassés, hommes, femmes et enfants dans les voitures, chacun versa le produit de la recette de la journée entre les mains de l'individu le plus âgé de la bande.

Il faut croire que la recette était faible, car deux des gamins reçurent une correction des plus brutales des auteurs de leurs jours.

— Fainéants !

— Imbéciles !

— Affreux garnements !

Tels étaient les trois dénominations, — supposant que nous comprenions le langage des Tziganes, — qui revenaient à tout instant sur les lèvres du chef de la famille.

— Dix sept francs quarante centimes aujourd'hui, il n'y a pas de l'eau à boire.

— C'est l'enterrement de la dame qui en est la cause, répartit un des enfants.

— Tout le monde y était, ajouta un autre, et quand nous offrions nos objets, on nous repoussait aussitôt.

Le chef lança un affreux juron.

— Et vous autres, continua-t-il en s'adressant aux deux femmes ?

— Si le gain a été faible, répondit la plus jeune, une brune jolie à croquer, qui pouvait avoir vingt ans environ, moi je rapporte en échange des renseignements qui peuvent nous être utiles.

— Parle, Zéphora.

— Eh bien ! maître Frantz, cette dame que l'on vient de mettre en terre et dont chacun s'occupe était riche.

— Après ? dit le chef des bohémiens.

— Elle était jeune et jolie.

— Ensuite ?

— Mariée il y a quelques mois à peine...

— Parle donc, damnée coquette ! cria avec colère celui que Zéphora avait appelé maître Frantz.

— Son mari, inconsolable, a voulu, paraît-il, qu'elle fût enterrée avec tout ce qui la faisait belle ; j'ai entendu dire que son cercueil contenait ses pierres précieuses, ses bijoux d'or, ses diamants.

— Eh bien ?...

— Eh bien !... tu ne comprends pas, Frantz ?...

Le chef des bohémiens releva la tête, tous les autres prêtèrent une oreille attentive.

— Non, fit-il, comme se parlant à lui-même, je ne comprends pas.

— Tu as l'intelligence paresseuse ce soir, ajouta Zéphora en posant ses deux mignonnes mains sur l'épaule de Frantz, et en donnant à sa voix une inflexion des plus caressantes, alors écoute :

Il va faire nuit noire ; dans quelques heures tout sera plongé dans le sommeil autour de nous ; les ténèbres seront des plus épaisses et le cimetière est à quelques pas...

— Achève.

— Vers minuit, il me semble voir en imagination trois ombres se glisser le long du chemin du champ des morts jusqu'au mur qui nous fait face ; il y a deux hommes et

une femme; arrivés au pied du mur, les deux individus l'escaladent, se laissent choir sans bruit de l'autre côté, tandis que leur compagne fait le guet; à dix pas de là se trouve un caveau à peine recouvert de quelques briques placées depuis une heure ou deux, c'est-à-dire faciles à enlever. Cela fait, le reste n'est rien, n'est-ce pas, Frantz?...

(A suivre.)

Aux ménagères. — Nous sommes à l'époque où le civet régale de nombreux gourmets; mais comme chacun n'a pas toujours un lièvre à sa disposition, il faut se contenter d'un bon lapin. Bien apprêté, le *civet de lapin* peut satisfaire les plus difficiles. — Après avoir découpé et vidé la bête, coupez en morceaux, mettez dans une casserole avec du beurre et passez sur le feu. Ajoutez une petite poignée de farine, une bouteille de vin rouge, sel, poivre, petits morceaux de lard fin; ensuite petits oignons passés au beurre et bouquet d'herbes fines. Après avoir fait bien bouillir, dégraissez. La cuisson achevée, ôtez le bouquet d'herbes et servez à courte sauce.

Choses et autres.

A la dernière foire de Bulle, une bonne femme offrait à quelques jeunes villageois de leur dire la bonne aventure. Sur ce, un garçon de 18 ans, aux traits fins, au visage pâle, courut chez lui, prit les vêtements de sa sœur, et, déguisé en paysanne, il vint trouver la diseuse de bonne aventure:

— Bonjour, madame, voulez-vous me dire la bonne aventure, s'il vous plait?

— Très volontiers; et parce que vous m'avez l'air d'une bonne fille, ça ne sera que 50 centimes.

Jeunesse, continue la sibylle, ce jeu de cartes m'apprend que vous avez plus d'un amoureux; ce n'est pas bien. Celui que vous préférez est un blond; mais ne vous y fiez pas, car il pourrait vous en cuire... » A ce moment, la brave femme laisse tomber une carte, et, en se baissant pour la ramasser, elle aperçut le bas d'un pantalon, dont notre jeune homme a oublié de se priver. A cette vue, la brave femme perd la tête; elle s'imagine, sans doute, que la prétendue jeune fille qu'elle a devant les yeux est un garde-champêtre ou un jeune gendarme; elle se sauve à toutes jambes et va se perdre dans la foule, laissant les spectateurs rire à gorge déployée.

On passa l'année dernière, dans les campagnes fribourgeoises, une liste où chaque cultivateur était invité à inscrire les pièces de bétail qui devaient être portées sur le Herd-Book. Simon X. écrivit de sa plus belle écriture: « Simon X., le même bœuf que l'an dernier. »

— Victor, mon enfant, mange donc un peu de pain avec ta confiture.

— Oh, merci, maman, elle est déjà bien bonne comme ça.

Devant une baraque foraine, un saltimbanque annonce, à grand renfort de grosse caisse, « la véritable femme-poisson. »

La foule se précipite; on tire le rideau, une vieille femme apparaît et commence ainsi son petit speech:

« Mesdames et messieurs, je suis la femme poisson... »

Mouvement d'étonnement.

« Mon mari, Isidore Poisson, est mort, il y a cinq ans, me laissant seule au monde, sans fortune; et comme vous semblez vous intéresser vivement à mes malheurs, je vais faire le tour de l'honorable société. »

Cours de répétition d'artillerie à Bière. Batterie 1, de Genève. — Un 1er lieutenant demande à un soldat la nomenclature de l'affût:

— Que je n'y sais pas, répond-il, et que je n'y tiens pas d'y savoir.

La réclame commerciale a des ressources inouïes; après celle-ci, on peut tirer l'échelle. Nous la glanons dans le *Petit Marseillais:*

Le scandale d'hier au théâtre. — Hier soir, pendant la représentation de la *Juive*, au Grand-Théâtre, les cris furieux de: « A la porte! Emmenez-le, etc., » s'élevaient contre un pauvre monsieur, qui, aux fauteuils d'orchestre, venait d'être pris d'un accès de toux qu'il ne parvenait pas à réprimer. — Et les épithètes de se croiser: « Enlevez l'asthmatique, le catarrheux... »

Tout à coup un spectateur, éloigné du malade par plusieurs rangées de fauteuils, lui fit passer par des personnes obligeantes un petit étui contenant des Pastilles Géraudel, qui, au grand étonnement de tous, firent cesser la crise, qui ne se renouvela plus dans le courant de la soirée, ce qui permit à cette personne, après avoir chaleureusement remercié ses voisins, de rester tranquillement jusqu'à la fin de la représentation.

L'étui de 70 pastilles Géraudel coûte 1 fr. 50 dans toutes les pharmacies. Envoi franco poste, contre mandat, à l'inventeur: M. Géraudel, pharmacien, à Sainte-Menehould (Marne).

Envoi gratuit et franco, à toute personne qui en fera la demande, de 6 pastilles échantillon à titre d'essai.

THÉATRE. — M. Laclaindière, appelé pour la troisième fois à la direction du Théâtre de Lausanne, adresse, par l'entremise des journaux, à ses abonnés et habitués, une lettre par laquelle il attire toute leur attention sur les difficultés que présente sa tâche, et qui ne peuvent être vaincues qu'avec de nombreux abonnements. Aussi prend-il la liberté de réclamer le concours de tous, s'engageant à redoubler d'efforts pour mériter toute la confiance dont on voudra bien l'honorer. Nous faisons tous nos vœux en faveur de cet appel.

Les nouveaux abonnés au Conteur pour 1884 recevront ce journal gratuitement jusqu'au 31 décembre courant.

L. Monnet.

Imprimerie Howard Guilloud & Cie.